

## L'ENTRETIEN DU DIMANCHE

## Son tumultueux paradis

Le photoreporter Jean-Pierre Laffont reste un observateur avisé des États-Unis dont il saisit les soubresauts depuis 1965. Paris lui consacre une rétrospective

PROPOS RECUEILLIS PAR  
STÉPHANIE FONTENOY

Pendant plus d'un quart de siècle, le photoreporter français Jean-Pierre Laffont a photographié les États-Unis de long en large : des révoltes des années 1960 - contre la guerre du Vietnam, pour les droits civiques - aux grandes crises économiques, à Détroit et dans le Sud agricole. Toujours avec le même souci : s'écarter de l'actualité pour mieux la cerner. Des images d'archives rares et finalement pas si éloignées de notre temps. La Maison européenne de la photographie (MEP) de Paris lui consacre une rétrospective, tirée de son dernier ouvrage, « Le Paradis d'un photographe. Tumultueuse Amérique, 1960-1990 ».

« Sud Ouest Dimanche ». Inégalités, tensions raciales, mouvements sociaux et politiques. Les États-Unis que vous avez photographiés entre 1960 et 1990 ne demeurent pas si éloignés de la réalité d'aujourd'hui. Quel était le contexte de l'époque ?

Quand je suis arrivé aux États-Unis, en 1965, c'était le temps des marches du Dr King, des émeutes raciales du quartier de Watts, à Los Angeles, de Washington et de Détroit. Je croyais arriver aux États-Unis à une période de révolution, j'étais ravi. Puis je me suis aperçu que je m'étais trompé. Aux États-Unis, il peut y avoir des coups de feu, des flambées sociales un peu partout, et puis la situation s'apaise, le pays fait le dos rond, on change de chapitre, souvent de manière paisible, contrairement au reste du monde.

La photo de couverture de votre récent grand recueil photographique est le portrait d'un manifestant contre la guerre du Vietnam. Les Américains se révoltent donc de temps en temps...

Cette photo a été prise pendant la 30<sup>e</sup> Convention républicaine, à Miami, le 23 août 1972. Une vingtaine d'étudiants, le visage grimé, mimaient les victimes des bombardements au Vietnam en se couchant dans la rue. J'ai photographié leurs visages, un seul déclenchement pour chacun d'eux, car je ne disposais pas de beaucoup de pellicules. De nombreux jeunes ne voulaient pas partir se battre, ils se révoltaient contre le système de loterie, qui sélectionnait un frère, un voisin et pas un autre. De plus, tuer des Vietnamiens avec des B-52 alors que l'armée d'en face n'avait pas d'aviation représentait une terrible injustice pour des jeunes hippies qui voulaient refaire le monde et partager le bien et le mal.

Il y a eu des drames terribles ces derniers mois aux États-Unis,

la mort d'un adolescent noir tué par la police à Ferguson, le massacre de paroissiens dans une église de Charleston. Quel regard portez-vous sur cette actualité ?

J'ai parcouru les États-Unis et je n'ai pas ressenti le besoin d'être armé. J'ai photographié les salons des armes. C'était pesant de voir ces jeunes qui n'avaient pas fait l'armée, qui étaient introvertis. Ils disent qu'ils ont besoin d'une carabine pour chasser le chevreuil, mais c'est aussi pour avoir ces fusils et revolvers à portée de main. Il y a une sorte de jouissance de l'objet et de la puissance qu'on peut en tirer. C'est grave, cette relation entre l'Américain et son arme. Si j'avais couvert Ferguson, je serais resté deux mois, jusqu'à ce que le juge donne son verdict. C'est à ce moment-là qu'il faut rester pour comprendre. Je me serais installé pour aller voir les familles des flics, les familles des victimes, et je serais allé dans les églises le dimanche et dans les écoles, pour voir comment tout ça se réconcilie.

« Il y a une sorte de jouissance de l'objet et de la puissance qu'on peut en tirer. C'est grave, cette relation entre l'Américain et son arme »

Justement, quelle était votre méthode de travail ?

J'ai toujours préféré travailler seul, car les commandes vous donnent des visières. En 1980, le « New York Times Magazine » m'a envoyé couvrir les primaires républicaines, pour faire une photo de couverture de George H.W. Bush. Type charmant, intelligent, très gentil au demeurant. Or, photographe pendant deux jours toujours le même visage, qu'il se tourne à gauche, à droite, avec le bon éclairage ou non, c'est tellement ennuyeux...

Alors que, pendant ce temps-là, il visitait des endroits extraordinaires, comme cette usine de chaussures au Massachusetts qui fermait ses portes à cause de l'importation de produits italiens. Il y avait des ouvriers avec des pancartes pour lui ou contre lui, il neigeait, c'était très beau. Et moi, au lieu de photographier ces événements, je cherchais à faire son portrait. C'était mortel...

Vous étiez présent aux funérailles de Martin Luther King puis à celles de Robert Kennedy. Comment y avez-vous eu accès ? Pour celles de Robert Kennedy, en



Jean-Pierre et Éliane Laffont, lors de la sélection de photos pour l'édition de « Tumultueuse Amérique ». © JEAN-PIERRE LAFFONT, 2015. EXPOSITION À LA MAISON EUROPÉENNE DE LA PHOTOGRAPHIE

## SES DATES

**1935** : Jean-Pierre Laffont est né en Algérie. Sa famille ira ensuite vivre au Maroc, où il termine ses études.

**1959** : Diplômé de l'École de photographie des Arts et Métiers de Vevey (Suisse).

**1962** : Portraitiste de célébrités et photographe de mode à Paris.

**1965** : S'envole pour les États-Unis, où il couvre les principaux événements, notamment pour l'agence Gamma.

**1973** : Fonde avec sa femme, Éliane, l'agence Sygma Photo News. Il parcourt le monde, est publié dans de nombreux magazines internationaux.

**1979** : Un reportage de fond sur le travail des enfants lui vaut un World Press Award.

**1990** : Corbis, l'agence de Bill Gates, achète les archives de Sygma.

**2000** : Directeur général de Gamma Press USA.

juin 1968, à New York, je n'avais pas reçu d'accréditation pour rentrer dans la cathédrale Saint-Patrick. Mais sur la route du cimetière d'Arlington, près de Washington, avec Cornell Capa, nous avons loué une grue et nous nous sommes positionnés juste au-dessus de la tombe. D'en haut, nous avons pu assister à l'arrivée du corbillard et des familles. Après l'assassinat du révérend King, Memphis était une ville en deuil, une ville grave. Les photographes étaient au coude-à-coude. Il faut savoir un peu se débrouiller dans ces cas-là.

Vous aimez photographier les coulisses de l'histoire ?

Oui. Par exemple, lors du premier match de boxe Mohamed Ali contre Joe Frazier [NDLR : baptisé le combat du siècle], au Madison

« J'avais photographié Frank Lucas, un des plus gros dealers de l'époque. Il importait l'héroïne pure du Vietnam dans les cercueils des soldats »

Square Garden, en 1971. J'étais resté dehors en espérant prendre l'arrivée de Frank Sinatra... qui est finalement rentré par une autre porte. Alors j'ai photographié ces Noirs qui descendaient de Harlem pour assister à l'événement, toute cette foule bigarrée, avec des manteaux de fourrure et des tenues absolument invraisemblables. Évidemment, ces clichés ne sont

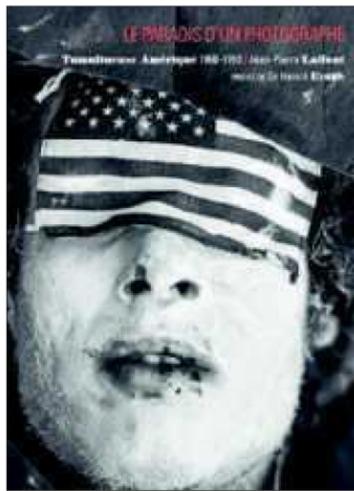
parus nulle part parce que ce n'étaient pas des photos du match. Or, j'ai appris par la suite que parmi la foule, j'avais photographié Frank Lucas, un des plus gros dealers de drogue de l'époque. Il importait l'héroïne pure du Vietnam tous les jours, dans les cercueils des soldats américains morts là-bas. Son histoire est racontée dans le fameux film « American Gangster », de Ridley Scott, avec Denzel Washington dans le rôle de Frank Lucas. Celui-ci était alors un inconnu pour moi, mais il apparaît clairement au premier plan de photos que j'avais prises ce soir-là.

Le métier de photojournaliste a bien évolué, avec l'arrivée du numérique...

Je travaillais en analogique, avec quatre ou cinq appareils autour du cou. Nous, les photographes, nous avions toujours l'angoisse de manquer de films, car nous disposions au maximum de 36 vues. Ensuite, il fallait recharger l'appareil et, dans l'opération, nous perdions à chaque fois quelques minutes. Il nous fallait des films pour la lumière du jour, pour la lumière artificielle, pour le noir et blanc. On avait une cellule photoélectrique à la main, on devait faire la balance des blancs. Et quand nous avons fini, il fallait se dépêcher d'envoyer les films par le premier avion qui décollait pour Paris. Tout ça, c'est terminé.

## L'ENTRETIEN DU DIMANCHE

### À VOIR, À LIRE



« Jean-Pierre Laffont. **Tumultueuse Amérique** », exposition à la Maison européenne de la photographie, 5, rue de Fourcy, à Paris (4<sup>e</sup>). Jusqu'au samedi 31 octobre. Du mercredi au dimanche, de 11 h à 20 h. 4,5 €-8 € ; entrée gratuite le mercredi, de 17 h à 20 h.

« Le Paradis d'un photographe. **Tumultueuse Amérique 1960-1990** », préface de sir Harold Evans, paru en 2014, éd. Glitterati, 359 photos noir et blanc et couleur, 392 p., 70 €.



« Bronx, New York City, NY, été 1966 ». © JEAN-PIERRE LAFFONT, 2015. EXPOSITION À LA MAISON EUROPÉENNE DE LA PHOTOGRAPHIE

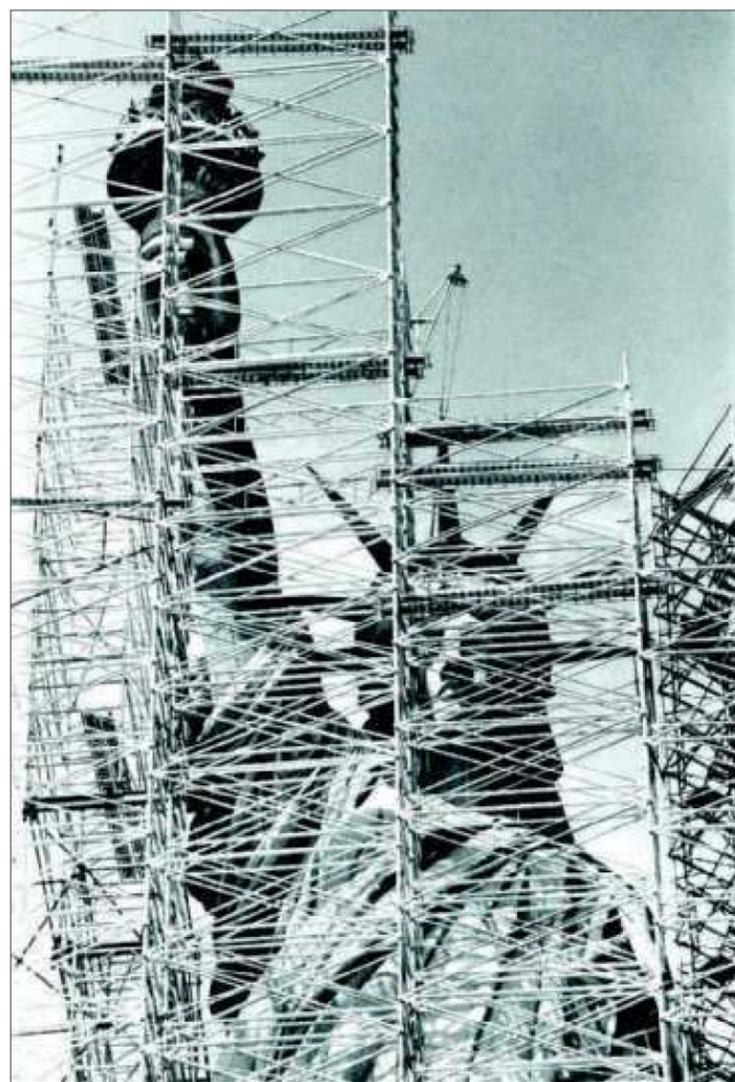


« Tombe d'un soldat de la tribu des Navajos. Réserve navajo, Arizona, 6-13 mai 1985 ».

© JEAN-PIERRE LAFFONT, 2015. EXPOSITION À LA MAISON EUROPÉENNE DE LA PHOTOGRAPHIE



« Bob Kennedy en campagne. Brooklyn, New York City, 1<sup>er</sup> avril 1968 ». © JEAN-PIERRE LAFFONT, 2015. EXPOSITION À LA MAISON EUROPÉENNE DE LA PHOTOGRAPHIE



« Statue de la Liberté pendant sa rénovation, pour son centenaire. New York City, Liberty Island, NY. 26 avril 1984 ».

© JEAN-PIERRE LAFFONT, 2015. EXPOSITION À LA MAISON EUROPÉENNE DE LA PHOTOGRAPHIE



« Gang des Savage Skulls. Bronx, New York City, NY. 20 juillet 1972 ».

© JEAN-PIERRE LAFFONT, 2015. EXPOSITION À LA MAISON EUROPÉENNE DE LA PHOTOGRAPHIE